

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE L'ÉDITION FOLIO

L'édition Folio au programme présente l'intérêt majeur d'offrir des extraits des *Continuations* du *Conte du Graal* qui sont par ailleurs très difficiles d'accès, sauf en ce qui concerne la *Première Continuation* ou *Continuation Gauvain*, disponible en Livre de Poche. Mais la traduction du *Conte* n'est pas exempte de défauts.

Il existe de nombreux manuscrits du *Conte du Graal*. On en trouve la liste p. 367 de l'édition Folio. Certaines lacunes de l'édition Folio sont ainsi dues au choix du manuscrit 12576. C'est le cas par exemple pour le dialogue entre Perceval et les premiers chevaliers qu'il rencontre qui s'achève sur le séjour du roi Arthur à Cardoël, à la différence de la copie de Guiot (ms.fr. 794) qui conclut cette rencontre par un dialogue de sourds comique sur la question du nom de Perceval. Ce thème s'avérant important dans la suite du roman, nous avons choisi de donner ici le passage manquant.

Certaines lacunes sont cependant dues à des omissions du traducteur, qui à plusieurs reprises « saute » des passages pourtant présents dans le manuscrit 12576, d'après l'édition de William Roach à laquelle nous nous référons. Ces oublis sont d'autant plus surprenants qu'il concernent souvent des passages clés du roman. Ainsi les prédictions du fou à propos de la blessure infligée à Keu par Perceval disparaissent à trois reprises (mais on la retrouve pourtant p. 86, ce qui rend sa compréhension par les élèves difficile). C'est un motif qui mérite d'être rétabli tant il est stratégique pour la « conjointure », c'est-à-dire la construction romanesque de Chrétien. De même, le traducteur supprime toute une partie des propos de la cousine de Perceval qui permettaient de renforcer la dimension merveilleuse du château du Roi Pêcheur. D'autres erreurs sont dues à des contresens de traduction. Ainsi en va-t-il pour le mot « valet » qui, en ancien français, désigne un jeune homme noble, non encore adoubé, c'est-à-dire souvent un écuyer. L'acception actuelle du mot s'oppose totalement au sens ancien, et son emploi, quasiment systématiquement à contresens par le traducteur de l'édition Folio, rend certains passages difficiles à comprendre, notamment lors du cortège du Graal, ou au château des Reines.

Il va de soi que nous ne nous attachons ici qu'aux erreurs qui rendent plus complexe la compréhension du texte pour des élèves auxquels on ne demande pas un niveau de spécialiste. Nous ne proposons donc des corrections que pour les passages essentiels, ou pour ceux qu'un contresens ou une omission rendent confus ou absurdes. Il s'agit avant tout de faciliter la lecture d'une œuvre déjà difficile en soi, d'autant plus que le parti pris « médiévalisant » de la syntaxe employée par le traducteur de l'édition Folio ne rend pas la lecture cursive aisée. Il ne s'agit ici que de proposer les points importants pour l'analyse du roman, ou d'éclaircir certains passages rendus confus ou absurdes par un contresens ou une omission, et en aucun cas de proposer une traduction scientifique. Pour une traduction à la fois élégante, agréable à la lecture, sans contresens et facile d'accès pour les élèves, nous renvoyons à celle de Charles Méla et Catherine Blons-Pierre, en Livre de Poche.

Pour les présentes traductions, nous nous sommes appuyées sur celle de Charles Méla dans la Pochothèque, et celle de Jacques Ribard chez Champion.

FOLIO: PAGE	TRADUCTION FOLIO	EDITION W. ROACH : VERS	VERS DE CHRETIEN DE TROYES	TRADUCTION PLUS EXACTE	INTERET DE CETTE NOUVELLE TRADUCTION
31	Perceval ou le roman du Graal	65	Ce est li Contes del Graal	C'est le Conte du Graal	Le titre donné par Chrétien à son œuvre est clairement défini dans le prologue comme « le conte du Graal ». La déformation de ce nom opérée par l'édition Folio est traditionnelle : on a longtemps négligé la « partie Gauvain » au point de désigner communément, mais sans l'accord de Chrétien, ce roman sous le seul nom de <i>Perceval</i> . Il est pourtant bien différent, dans sa structure et sa signification, de ses romans précédents centrés sur un seul chevalier : <i>Erec</i> , <i>Cligès</i> , <i>Yvain</i> , <i>Lancelot</i> .
33, §1	Celui qui veut belle moisson jette son grain en si bonne terre que Dieu lui	3 à 4	En tel liu sa semence espande Que Diex a cent doubles li rande	que Dieu lui rende au centuple	Il s'agit bien sûr d'une locution adverbiale qui se traduit par « au centuple ». Mais ce

	rende deux cents fois				détail est important car il est une allusion à la parabole du semeur dans le Nouveau Testament. Le prologue du <i>Conte du Graal</i> propose ainsi une justification biblique de l'écriture. Il est d'ailleurs émaillé de citations : allusion à la parabole des talents et à l'Épître aux Corinthiens de Saint Paul.
33, §2	C'est qu'il le fait pour le plus noble qui soit en l'empire de Rome	12 à 13	Qu'il le fait por le plus preudome Qui soit en l'empire de Rome	pour le plus prudhomme / pour l'homme le plus digne et le plus sage qui soit en l'empire de Rome	Il ne s'agit pas tant ici de noblesse de sang que de noblesse de cœur : homme digne et loyal. Le comte est donc une figure de « prudhomme », à l'image de Gornemant (p.58) ou de ceux dont la mère conseille la fréquentation à Perceval (p.44)
33, §4	Il est plus large qu'on ne le sait. Il donne selon l'Évangile sans hypocrisie ni tromperie, disant	28 à 31	S'est larges que l'en si ne set, Qu'il done selonc l'evangille, Sans yprocrisie et sanz gille, Qu'el dist : « Ne sache ta senestre	Il est plus généreux qu'on ne le sait car il donne sans hypocrisie et sans tromperie, conformément à l'Évangile qui dit :	Le sens moderne du mot « large » peut prêter à confusion. En traduisant par l'adjectif « généreux », le sens chrétien de l'éloge est plus clair. De plus, ce n'est pas le comte, qui affirme respecter l'évangile, ce qui serait une façon de se faire valoir de sa générosité et qui serait précisément contraire aux paroles de l'Évangile, mais Chrétien.
34, §3	Voyez comment il s'en acquitte	68	Oëz coment il s'en délivre	Ecoutez comment il s'en acquitte	Les conditions de diffusions propres aux ouvrages médiévaux font que la réception des œuvres est essentiellement auditive, raison pour laquelle Chrétien emploie ici le verbe « oïr ». On retrouve cette idée dans le prologue de <i>Cligès</i> .
34, §5	Lors le fils de la dame veuve se leva dans la Gaste Forêt solitaire.	74 à 76	Que li fix a la veve fame De la gaste forest soutaine Se leva, et ne li fu paine	Alors se leva le fils de la Veuve Dame de la Gaste Forêt isolée.	Il faut mettre l'accent sur la relation qui existe entre la mère de Perceval et sa terre. Car il s'agit bien de la terre qu'elle possède et domine. Mais c'est une « gaste » forêt, c'est-à-dire une terre inculte. De plus, en traduisant « isolée » plutôt que « solitaire », on comprend mieux comment Perceval a pu grandir sans jamais rencontrer un chevalier.
35, §5	Il voit les hauberts étincelants, les heaumes clair luisants et les lances et les écus, et l'or et l'azur et l'argent.	129 à 136	Et vit les haubers fremians Et les elmes clers et luisans, Et vit le blanc et le vermeil Reluire contre le soleil, Et l'or et l'azur et l'argent, Si fu molt bel et molt gent	Il vit les hauberts étincelants, les heaumes éclatants de lumière ; il vit le blanc et le vermeil reluire au soleil, et l'or et l'azur et l'argent. Ce spectacle lui parut très beau et très noble.	Bien entendu, l'expression « le blanc et le vermeil » désignent la lance et l'écu, ou les armures, mais il est intéressant de remarquer qu'une des premières couleurs que Perceval associe à la chevalerie est la couleur vermeille, qu'on retrouvera lors de son premier combat et à laquelle il sera désormais attaché en devenant à son tour le chevalier à l'« armure vermeille » (p. 107)

36, §1	Mais celui-ci, que je vois bien, est si magnifique que ceux qui l'accompagnent sont dix fois moins beaux que lui ! Comme ma mère me l'a dit, on doit surtout adorer Dieu, le supplier et l'honorer. Je vais adorer celui-ci et tous les anges après lui.	146 à 154	Chi voi je Damedieu, ce quit, Car un si bel en i esgart Que li autre, se Diex me gart, N'ont mie de biauté la disme. Ce me dist ma mere meïsme Qu'en doit Dieu sor toz aorer Et supplier et honorer, Et je aorerai cestui Et toz les angles après lui.	C'est Dieu lui-même que je vois ici, j'en suis sûr, car celui que je contemple est si beau, que les autres, Dieu me garde, n'ont pas le dixième de sa beauté.	La « niceté » de Perceval amène ce dernier à confondre les chevaliers avec des anges, mais le texte de Chrétien est encore plus clair : il prend leur chef pour Dieu en personne !
37, §3	Mais le valet saisit le bort de l'écu et, sans façon, sitôt demande : « Qu'est-ce là ? Et de quoi vous sert ? - Ecu a nom ce que je porte. »	212 à 224	Li vallés al pié de l'escu Le prent et dist tot en apert : « Ce que est et de coi vos sert ? - Vallet, fait il, ce est abés : En autre novele me mes Que je ne te quier ne demant. Je quidoie, se Diex m'avant, Que tu noveles me deïsse Ainz que de moi les apreïsses, Et tu vels que je tes apraigne. Je te dirai, coment qu'il praigne, Car a toi volentiers m'acort : Escu a non ce que je port. »	Le jeune homme le saisit par le bas de l'écu et lui demande franchement : « Qu'est-ce que ceci, et à quoi cela vous sert-il ? - Jeune homme, répond-il, tu te moques de moi, de me mettre ainsi sur un autre sujet que celui qui m'importe et sur lequel je t'interroge. Je croyais, Dieu me pardonne, que tu me donnerais des informations et non que tu en recevrais de moi. Et tu veux que ce soit moi qui te les apprenne. Et bien, de quelque façon que les choses tournent, je te les dirai, car j'ai de la sympathie pour toi : ce que je porte a pour nom un écu. »	Le choix du mot « valet » pour désigner Perceval est un contresens. Il signifie aujourd'hui serviteur, alors qu'en ancien français, il désigne un jeune homme noble, mais non encore adoubé. On peut dès lors, suivant les cas, le traduire par « jeune homme » ou « page ». De plus, les quelques vers omis par la traduction Folio jouent un rôle important dans le comique de la scène et le dialogue de sourd que Chrétien établit entre Perceval et le chevalier. La tension croît, ce qui explique et rend logique l'arrivée des autres chevaliers et leur intervention dans le dialogue. De plus, on perçoit mieux encore la courtoisie du chevalier, qui lui, répond aux questions qu'on lui pose.
40, §2	Le roi séjourne à Cardoël. Il y était il y a moins de cinq jours où je le vis en ce séjour. S'il en est déjà reparti, il en est qui t'enseigneront où il se trouve, si loin qu'il aille.	La copie de Guiot (ms. fr. 794) ajoute ici quelques vers : 342 à 358	Mes or te pri que tu m'anseignes Par quel nom je t'apelerai. - Sire, fet il, jel vos dirai. J'ai nom Biax Filz. – Biax Filz as ores ? Je cuit bien que tu as ancores Un autre non. – Sire, par foi, J'ai nom Biau Frere. – Bien t'an croi. Mes se tu me vials dire voir, Ton droit non voldrai ge savoir. - Sire, fet-il, bien vos puis dire Qu'a mon droit non ai non Biau Sire. - Si m'aïst Dex, ce a biau non. As an tu plus ? – Sire, je non, Non onques certes plus n'an oi. - Si m'aïst Dex, mervoilles oi, Les graignors que j'oïsse mes Ne ne cuit que j'oie ja mes. »	Je te prie également de m'apprendre par quel nom je dois t'appeler. - Seigneur, fait-il, je vais vous le dire. Je m'appelle « Beau Fils ». - « Beau Fils », vraiment ? Je suis sûr que tu as encore un autre nom. - Seigneur, ma foi, je m'appelle encore « Beau Frère ». - Je veux bien te croire, mais dis-moi la vérité : c'est ton véritable nom que je voudrais connaître. - Seigneur, répond l'autre, je peux bien vous dire que mon véritable nom est « Beau Seigneur ». - Par Dieu, voilà un beau nom. Mais en as-tu d'autres ? - Non, seigneur, je n'en ai assurément jamais entendu d'autre. - Par Dieu, voilà bien des propos étonnants, les plus étonnants que j'ai	Ces vers ne se trouvent pas dans tous les manuscrits. Mais l'excellente copie de Guiot permet d'insister sur la « niceté » de Perceval et sa dimension comique, mais aussi sur l'importance du nom. Cette partie du dialogue entre Perceval et le chevalier entre ainsi en résonance avec la scène où, face à sa cousine, Perceval découvre son propre nom (p. 99)

				jamais entendu, ni que j'entendrai jamais à ce que je crois. »	
41, §3	Beau fils, vous pouvez vous vanter que vous n'avez point à rougir de son lignage ni du mien, car je suis née de chevalier, des meilleurs de cette contrée. Mais tous les meilleurs sont déchus.	425 à 427	Es illes de mer n'ot lignage Meillor del mien en mon eage, Mais li meillor sont decheü	Il n'y avait de mon temps meilleur lignage que le mien dans toutes les îles de la mer.	La mère de Perceval insiste plus encore que ne le fait la traduction Folio sur la question du lignage et sa déchéance. Elle va en effet parler de la déchéance du père, mais il en va de même pour le lignage maternel, dont nous apprendrons dans la suite du roman, qu'il s'agit de la famille du Roi Pêcheur.
42, §1	Votre père, si vous ne le savez pas, fut blessé cruellement aux jambes dans un combat. Il n'eut plus la force de défendre ses grandes terres, son trésor gagnés par vaillance. Tout alla en perdition et ce fut triste pauvreté. Quand mourut Uterpandragon, père du bon roi Arthur, les gentilshommes furent détruits. Les terres furent dérobées. S'enfuirent tous les pauvres gens comme ils pouvaient. Ne sachant où s'enfuir, votre père en litière se fit conduire dans la Gaste Forêt où il possédait ce manoir.	435 à 454	Vostre peres, si nel savez, Fu parmi la jamble navrez Si que il mehaigna del cors. Sa grant terre, ses grans tresors, Que il avoit come preudom, Ala tot a perdition Si chaï en grant povreté. Apovri et deshireté Et escillié furent a tort Li gentil home après la mort Uterpandragon qui rois fu Et peres le bon roi Artu. Les terres furent escillies Et li povres gens avilies, Si s'en fuï qui fuïr pot. Vostre pere cest manoir ot Ichi en ceste forest gaste ; Ne pot fuïr, mais en grant haste En litiere aporter s'i fist, Qu'aillors ne sot ou il fuïst.	Votre père, le saviez-vous, fut grièvement blessé aux jambes, si bien qu'il en resta infirme. Ses terres et ses richesses qu'il possédait en grand nombre grâce à sa sagesse et à sa vaillance tombèrent en déréliction et en grande pauvreté. A la mort du roi Uterpandragon, père du bon roi Arthur, les honnêtes gens furent à tort appauvris, privés de leurs terres et exilés. Les terres furent dérobées et les pauvres gens déshonorés. Qui put s'enfuir s'enfuit. Votre père possédait ce manoir, ici dans cette Forêt Gaste ; il ne pouvait s'enfuir de lui-même [à cause de son infirmité], aussi s'y fit-il en grande hâte porter en litière, car il ne savait où fuir ailleurs.	L'emploi du terme « mehaigné » est important, car on le retrouvera pour le Roi Pêcheur, qui a également été blessé aux jambes. Le texte de Chrétien est ainsi plus précis que la traduction Folio. Comme le Roi Pêcheur, le père de Perceval est infirme, doit être porté par ses serviteurs (p. 90 et 94) et ne peut monter à cheval. Le rapprochement est éclairant : le domaine du père n'étant plus défendu, il tombe en déréliction. Il en va de même pour le Roi Pêcheur, dont le monde est en attente et menacé, comme le précise la Demoiselle Hideuse (p. 121) : le Roi Pêcheur ne pouvant plus assurer la défense de ses terres celles-ci lui seront contestées, comme pour le père de Perceval : « le Roi Pêcheur à triste vie eût été guéri de sa plaie ; posséderait en paix sa terre dont plus jamais il ne tiendra même un lambeau. Sais-tu bien ce qu'il en sera ? Les femmes perdront leurs maris, les terres seront dévastées, et les pucelles sans secours ne pourront plus qu'être orphelines et maint chevaliers mourra. » Vision de désastre qui rappelle précisément les propos de la mère de Perceval.
42, §1	En combat moururent tous deux, dont j'eus très grand chagrin.	475 à 480	A armes furent mort andui, Dont j'ai grant doel et grant anui. De l'ainsné avinrent merveilles, Que li corbel et li corneilles, Ambesdeus les oex li creverent ; Einsi les gens mort le troverent.	Tous deux moururent en combattant, me causant un grand chagrin et une grande douleur. L'aîné connut un sort monstrueux : les corbeaux et les corneilles lui crevèrent les deux yeux. C'est ainsi qu'on les retrouva morts.	L'outrage fait au corps du frère de Perceval est important pour la signification du <i>Conte du Graal</i> et plus particulièrement pour la vision que Chrétien veut donner de la chevalerie dans sa dernière œuvre. Le thème de la blessure et du caractère traumatisant de la violence y est en effet récurrent, ce qui participe d'une remise en cause de la chevalerie.
43, §1	Moi, je partirai volontiers au roi qui fait les chevaliers	493 à 395	Molt m'en iroie volentiers Au roi qui fait les chevaliers,	Moi, je partirai volontiers au roi qui fait les chevaliers. Oui, je partirai, même si	Cette insistance de Perceval est importante, car elle est liée à son « péché » : son départ

			Et je irai, cui qu'il em poist.	cela pèse à qui que ce soit.	provoquera la mort de sa mère. Pêché d'autant plus problématique qu'il semble inéluctable et prend ainsi la forme d'un destin : comment un jeune noble pourrait-il atteindre l'âge adulte sans devenir chevalier ?
44, §1	Si elle porte anneau au doigt ou aumônière à sa ceinture, si par amour ou par prière elle vous les donne, je le veux bien, vous porterez donc son anneau.	550 à 556	Mais s'ele a anel en son doi Ne a sa corioie almosniere, Se par amor ou par proiere Le vos done, bon m'ert et bel Que vos em portez son anel. De l'anel prendre vos doinz gié Et de l'aumosniere congié.	Mais si elle porte un anneau à son doigt ou une aumônière à sa ceinture, et qu'elle vous en fait don par amour ou suite à vos prières, cela me convient. Je vous autorise à prendre son anneau et son aumônière.	Il faut ici laisser le verbe « prendre », source d'un contresens de la part de Perceval lors de la rencontre avec la demoiselle de la tente. Perceval croit en effet se conformer aux recommandations de sa mère, mais il entend « prendre » au sens de saisir et non de recevoir (p.47). On voit ainsi que la « niceté » de Perceval ne réside pas seulement dans la méconnaissance des armes, mais également dans le langage. Ce trait est lié à sa méconnaissance du nom.
51, §2	A cheval il entre en la salle et voit le roi Arthur pensif assis au haut bout de la table.	907 à 911	Et li rois Artus est assis Au chief de la table pensis, Et tuit li chevalier rioient Et li un as autres gaboient Fors il, qui pensis fu et mus.	Le roi Arthur était assis à l'extrémité de la table, perdu dans ses pensées. Tous les chevaliers riaient et plaisantaient les uns avec les autres, mais lui restait pensif et muet.	Chrétien insiste sur l'incongruité de l'attitude du roi, qui contraste avec celle de ses chevaliers, et avec celle qui devrait être la sienne. Nous sommes face à une ouverture du roman conforme à celle du <i>Chevalier de la Charrette</i> , où le pouvoir royal semble vaciller. Par ailleurs, l'expression « haut bout de table » désigne la place d'honneur.
51, §4	Et, sans plus insister, s'apprête à repartir en faisant volter son cheval qui se trouve si près du roi que de son museau, croyez-moi, fait tomber le chapeau royal.	930 à 937	Tantost del retourner s'atorne, Le chief de son chaceor torne ; Mais si pres del roi l'ot mené, A guise d'ome mal sené, Que devant lui, sanz nule fable, Li abati desor la table Del chief un chapel de bonet.	Aussitôt il s'apprête à repartir, fait tourner bride à son cheval, mais, en homme impoli / sans éducation, il l'avait approché si près du roi qu'il lui fait tomber sur la table – je ne vous raconte pas d'histoire - le chapeau de feutre qu'il portait.	Chrétien ne manque pas de préciser que pour l'instant Perceval est encore un « nice » qui ignore toutes les lois de la courtoisie. Cependant, paradoxalement, cette « niceté » est aussi un atout, car elle lui permet de faire sortir le roi de sa rêverie.
52, §2	Le garçon n'écoute en rien ce que lui conte là le roi. De sa douleur et de la honte de la reine peu lui chaut ! Le visage du garçon montre des yeux clairs et rieurs.	968 à 975	Li vallés ne prise une chive Quanques li rois li dist et conte Ne de son dol ne de sa honte, De sa feme ne li chaut il. « Faites moi chevalier, fait-il, Sire rois, car aller m'en weil. » Cler et riant furent li œil En la teste au vallet salvage.	Le garçon se moque bien de tout ce que le roi peut bien lui dire ou conte. De sa douleur et de la honte de la reine, il n'en a que faire. « Faites-moi chevalier, dit-il, noble roi, car je veux m'en aller. » Ses yeux clairs riaient sur son visage ; c'était un jeune homme des bois / un jeune sauvage.	La traduction Folio omet un passage important du dialogue : si Perceval ne demande pas à être fait chevalier, on comprend mal pourquoi le roi le lui proposerait spontanément. L'expression « vallet salvage » est également très importante pour comprendre la nature de la « niceté » de Perceval, qui est liée au thème de la forêt.
52, §4	Foi que je dois au Créateur, je mets encore condition pour être Chevalier Vermeil : donnez-moi les armes de celui que je rencontrais devant la porte emportant alors votre coupe.	994 à 997	Foi que je doi al Creatour, Fait li vallés, biax sire rois, Ne serai chevaliers des mois, Se chevaliers vermeus ne sui.	Par la foi que je dois au Créateur, répond le jeune homme, noble roi, à une condition : je ne serai pas chevalier avant des mois si je ne deviens chevalier vermeil.	Là encore, la traduction Folio est maladroite. Le roi a proposé à Perceval de le faire chevalier, en aucun cas Chevalier Vermeil, ce qu'il ne peut concevoir.

53, §2	Keu, dit-il, vous avez tort de vous moquer comme vous faites ! Si ce garçon vous paraît mal appris, c'est qu'il a eu de mauvais maîtres.	1009 à 1015	Et dist a Keu : « Grant tort avez Qui le vallet chi ramprosnez ; A pseudome est che trop granz visces. Por che, se li vallés est niches, S'est il, puet c'estre, gentix hom, Que il li vient d'aprision, Qu'il a esté a malvais mestre ;	- Keu, fait le roi, vous avez tort de vous moquer ainsi de ce jeune homme. C'est un vilain défaut pour un homme de bien. Ce jeune homme est sans doute un ignorant, mais peut-être n'en est-il pas moins de noble famille, et cela tient à l'éducation qu'il a reçue, au maître indigne qu'il a pu avoir.	Les termes employés par Arthur sont important : il faut bien sûr traduire l'ancien français « niche » ou « nice », mais la traduction Folio synthétise trop les paroles en donnant juste « mal appris », qui, de plus, à une connotation négative aujourd'hui, alors que le roi porte aucun jugement moral sur Perceval, au contraire.
54, §1	Serais-tu celui qui s'avance pour soutenir le droit du roi ? Si on vient, il faut me le dire !	1088 à 1089	Vallet, ose nus cha venir Por le droit le roi maintenir ? Se nus i vient, nel celer pas. »	Ecuyez, est-ce que quelqu'un ose venir défendre le droit du roi ? Si quelqu'un vient, il ne faut pas le cacher.	En nommant Perceval « Vallet », c'est-à-dire jeune homme non encore adoubé, le Chevalier Vermeil montre qu'il ne peut concevoir qu'il est le champion du roi. Il s'attend en effet, conformément aux règles et aux codes de la chevalerie, à affronter un chevalier. Perceval, vêtu en gallois et monté sur un « chaceor », c'est-à-dire un cheval de chasse et non un destrier, ne peut pas être confondu avec un chevalier. Il est donc parfaitement illogique, tant du point de vue du sens que de la grammaire, de traduire : « Serais-tu celui qui s'avance pour soutenir le droit du roi ? »
54, §2	A deux mains il lève sa lance et un coup terrible en assène par le travers des épaules du jeune Gallois, un coup qui le fait basculer jusqu'aux oreilles du cheval.	1103 à 1108	Sa lance a a deus mains levee Et si l'en done tel colee Par les espaulles en travers De la ou n'estoit pas li fers, Qu'il le fist embronchier aval Jusques sor le col del cheval.	A deux mains il lève sa lance et lui en assène un coup par le travers des épaules avec la partie où il n'y avait pas de fer / au moyen de la partie non ferrée, si bien qu'il le fais basculer en avant sur le cou de son cheval.	Le fait que le Chevalier Vermeil ne puisse concevoir que Perceval le défie se marque dans les modalités de son attaque. Il se conforme aux règles chevaleresques, à l'inverse du « nice », en se servant de sa lance, mais encore s'en sert-il de manière à ne pas blesser le jeune homme. Chrétien précise en effet qu'il se sert du bout non ferré de celle-ci. L'épaule de Perceval n'est donc pas traversée par la lance : il est un peu « sonné », certes, mais indemne. Le Chevalier Vermeil n'a pas entamé un vrai combat, puisqu'il pense se trouver en face d'un écuyer.
57, §1	Tout ce que je vis, c'est que le chevalier le frappa d'un grand coup fauchant et le précipita à terre.	1231 à 1233	- Sire, ne sai ; mais que je vi Que li chevaliers le feri De sa lance et fist grant anui	- Monseigneur, je ne sais pas au juste, mais j'ai vu que le chevalier l'avait frappé de sa lance et l'avait fort malmené.	La traduction Folio propose ici un contresens qui contredit le récit du combat : Perceval n'est pas tombé du cheval, mais sur le cou de son cheval.
57, §2	Ces paroles mirent Keu en telle rage que peu s'en fallut qu'il en creva. Le roi dit au sénéchal : « Ah, Keu, quel mal m'avez fait aujourd'hui ! Vous vous êtes moqué de ce garçon alors	1239 à	Lors dist li rois au seneschal : « Ha ! Keu, com avez hui fait mal ! Par vostre lunge, l'enuiouse, Qui avra dite mainte oisouse, M'avez vos le valet tolu	Alors le roi dit à son sénéchal : « Ah, Keu, quel tort vous m'avez fait aujourd'hui ! Votre méchante langue, qui a déjà dit tant d'insulte, m'a privé du jeune homme qui, aujourd'hui même, m'a rendu	La traduction Folio mélange les passages et en supprime d'autres de manière assez incompréhensible. Les paroles de Perceval à Yvonet dressent un horizon d'attente précis au lecteur : le moment où elles seront

<p>qu'en lui apprenant mieux l'usage de l'écu et de la lance, celui-là eût fait, sans doutance, un bon chevalier. Mais vous me l'avez éloigné, lui qui m'a rendu en ce jour si grand service. Maintenant il va rencontrer, par malheur, quelqu'un qui, pour gagner son cheval, va le combattre. Il est naïf et sans usage mais il se fait des envieux. Il ne saura bien se défendre et bientôt il sera vaincu mort ou blessé. »</p>	<p>Qui molt m'a hui cest jor valu. » - « Sire, fait Yvonés al roi, Par mon chief, il manda par moi A la pucele la roïne, Que Keus feri par aatine, Por mal de lui et por despit, Que il la vengera, ce dit, Et s'il em puet venir en leu. » Li fols qui sist dalez le feu Ot la parole, et salt en piez Et vient devant le roi toz liez, S'a tel joie qu'il trepe et salt, Et dist : « Dans rois, se Diex me salt, Ore aprochent nos aventures ; De felenesses et de dures En verrez avenir sovent. Et si vos met bien en covent Que Kex piet estre toz certains Que mar vit ses piez et ses mains Et sa langue fole et vilaine ; Que ains que past une quisaine Avra li chevaliers vengié Le cop qu'il me dona del pié, Et la buffe ert molt bien rendue Et comperee et chier vendue Que il dona a la pucele, Que entre le coute et l'aissele Le bras destre li brisera. Un demi an le portera Au col pendu, et bien l'i port, N'i puet falir ne qu'a la mort. » Cele parole tant greva Keu que par poi qu'il ne creva De mautalent et de corroz, Que il ne l'ala devant toz Tel contraer que mort l'eüst. Por che que al roi despleüst, Laiissa que il ne l'envai. Et li rois dist : « Ahi ! Ahi ! Keu, com m'avez hui correchié ! Qui assené et adrecié Le vallet a armes eüst, Tant c'un poi aidier s'en seüst Et de l'escu et de la lance, Bons chevaliers fust sanz doutance ; Mais il n'en set ne peu ne bien</p>	<p>un si grand service. - Monseigneur, dit Yvonet au roi, par ma foi, il m'a aussi chargé de dire à la suivante de la reine, celle que Keu a frappée par défi, par dépit et par haine de lui qu'il la vengera, s'il vit assez pour en avoir un jour l'occasion. » Le fou, qui se tenait près du feu, se lève d'un bon en entendant ces paroles et s'approche du roi. Il trépigne et saute même de joie. « Noble roi, dit-il, par Dieu, voici venir les aventures que nous attendions. Il en viendra plus d'une, de redoutables et de dures. Et, je vous le garantis, Keu peut être tout à fait certain qu'il va maudire ses pieds, ses mains et sa langue folle et grossière, car avant que ne s'écoule une quinzaine, le chevalier aura vengé le coup de pied qu'il m'a lancé et la gifle qu'il donna à la pucelle. Et il le lui fera payer bien cher : il lui brisera le bras droit entre le coude et l'épaule. Keu le portera en écharpe pendant la moitié d'une année. Il faudra bien qu'il prenne patience car il ne peut y échapper, pas plus qu'on n'échappe à la mort. » Ces paroles mirent Keu dans une telle rage que peu s'en fallut qu'il en creva de colère et de dépit. Il serait bien allé, devant tous, s'en prendre au fou et le laisser mort sur place, mais de crainte de déplaire au roi, il renonça à se jeter sur lui. « Ah, Keu, reprit le roi, comme vous m'avez contrarié aujourd'hui ! Si on avait dirigé et guidé le jeune homme pour qu'il connaisse un tant soit peu le métier des armes et fût capable de se servir de l'écu et de la lance, il eût fait à n'en pas douter un excellent chevalier. Mais pour l'heure, il n'entend rien au maniement des armes, ni à toute autre chose. Il ne saurait même pas tirer son épée s'il en avait besoin. Et le voilà armé sur son cheval : il va rencontrer quelque brute qui, pour s'emparer de son cheval, n'hésitera pas à le laisser infirme.</p>	<p>rapportées à la cour, attente que Chrétien ne déçoit pas, mais qui disparaît de la traduction. Plus grave, l'édition Folio supprime les prédictions du fou, qui, là encore ne manqueront pas de se réaliser. Il s'agit ici d'un passage capital dans la « conjointure » / construction romanesque du <i>Conte du Graal</i> : là encore, une attente est créée pour le lecteur, qui ne manquera pas de se réaliser lors de l'épisode des trois gouttes de sang. Si on ne précise plus la nature de la blessure prédite à Keu, on ne comprend plus pourquoi Chrétien prend tant de soin à décrire celle que Perceval lui inflige (p. 113). Autre point à souligner : on retrouve dans les propos d'Arthur le mot « niche » ou « nice », si important pour comprendre Perceval et le mot « bestiax » qui rappelle les paroles des premiers chevaliers (p. 38) : « les Gallois sont par nature plus fous que bêtes en pâture. Celui-ci est comme une bête », autant de termes essentiels pour comprendre la signification de la « niceté » de Perceval.</p>
---	---	--	--

			D'armes ne de nule autre rien, Que neïs traire ne saroit S'espee se besoing avoit. Or siet armez sor son cheval, S'encontrerra alcun vassal Qui por son cheval gaaignier Nel redoutera mehaignier. Tost mort ou mehaignié l'ara, Que desfendre ne se sara ; Tant est niches et bestiax, Tost ara fait ses enviāx. »	Il aura tôt fait de le tuer ou de le blesser car le jeune homme ne saura pas se défendre. Il est si naïf, une vraie bête, qu'il ne durera pas longtemps contre son adversaire.	
58, §1	Il longe la rive et de l'autre côté aperçoit une colline baignée par la rivière et portant un château très riche et très fort dont les tours semblent naître du roc lui-même.	1323 à 1328	Torna li vallés a senestre Et vit les tors del chastel nestre, Qu'avis li fu qu'eles naissoient Et que fors de la roche issoient.	Le jeune homme prit à gauche et ses yeux virent naître les tours du château. Il avait l'impression de les voir naître et comme sortir de la roche.	Il faut insister ici sur le point de vue interne, que ne reproduit pas la traduction Folio. L'impression perçue par Perceval est liée à son mouvement. Cette image est d'autant plus importante qu'elle s'oppose à l'apparition des tours du château du Roi Pêcheur qui elle a lieu alors que le chevalier est à l'arrêt. Ce jeu sur les correspondances et les variations autour d'un même motif révèle l'art de Chrétien.
58, §3	- Dieu te bénisse, beau frère ! dit le prudhomme qui l'a reconnu naïf et sot.	1364 à 1366	- « Diex beneïe toi, biax frere, » Fait li preudom, qui niche et sot Au parler reconeü l'ot	- Que Dieu te bénisse, mon frère, dit le prudhomme qui a bien remarqué à sa façon de parler qu'il était naïf et sot.	On retrouve ici le terme « nice », mais il est important de souligner que Chrétien l'associe à nouveau au langage, ce qui est une de ses trouvailles. Cette petite remarque est donc importante pour analyser le personnage de Perceval.
60, §3	Alors il déploie son enseigne, montre au garçon comment on doit tenir l'écu.	1437 à 1439	Lors a desploïe l'ensaigne, Se li mostre et li ensaigne Coment on doit son escu prendre.	Alors, mettant l'enseigne au vent, il lui montre et lui enseigne comment on doit tenir son écu.	De façon assez surprenante, le traducteur de l'édition Folio a choisi de supprimer quasiment tous les termes relatifs à l'enseignement. Pourtant Chrétien ne les réitère pas par lourdeur, mais pour insister sur la signification de l'épisode. Ces passages sont essentiels pour comprendre que les aventures de Perceval correspondent à un roman d'éducation et que Gorneman approfondi le premier enseignement reçu par le jeune homme chez sa mère.
61, §2	La chose était dans sa nature. Si se joignent nature et cœur, alors plus rien n'est difficile.	1480 à 1490	Car il li venoit de nature, Et quant nature li aprent Et li cuers del tot i entend, Ne li puet estre rien grevaine La ou nature et cuers se paine. Par tot si bien s'i essaioit Que al preudome molt plaisoit, Et si disoit en son corage	Car tout cela lui venait de sa nature. Et puisque nature le lui apprend et qu'il s'y applique de tout son cœur, il n'y a pas d'effort qui lui pèse, dès lors que c'est sa nature et son cœur qui s'y emploient. Il s'en tirait si bien que le prudhomme était fort satisfait, tout en se disant en lui-même que s'il avait, toute sa vie durant, consacré	Passage important car se révèle ici l'élection de Perceval prédite par la pucelle qui n'avait pas ri depuis six ans : Perceval se révèle l'égal de Gorneman, voire meilleur, car il apprend avec une rapidité et une dextérité remarquable. De plus, ce long développement sur la nature permet de comprendre la signification du

			Que s'il se fust tot son eage D'armes penez et entremis, S'en fust il assez bien apris.	aux armes sa peine et son temps, il en serait arrivé exactement à ce niveau d'instruction.	thème du « nice » chez Chrétien. Il s'agit pour le romancier d'interroger les rapports entre nature (la noblesse et le lignage de Perceval) et culture / éducation (ce que l'ancien français nomme « nourriture »). C'est la nature qui se révèle essentielle.
61, §4	Le prudhomme monte par trois fois et par trois fois le fait monter.	1505 à 1509	Li preudom par trois fois monta, Par trois fois d'armes l'ensaigna Itant come ensaignier l'en pot, Tant que assez ensaignié l'ot, Et par trois fois monter le fist.	Par trois fois, le prudhomme se mit en selle et par trois fois il lui enseigna absolument tout ce qu'il pouvait lui montrer en fait de maniement d'armes, jusqu'à ce qu'il l'eût convenablement formé, et par trois fois aussi il le fit mettre en selle.	On retrouve une fois encore l'insistance de Chrétien sur le vocabulaire de l'enseignement.
62, §1	Il fiche sa lance en terre, met la main à l'épée.	1520 à 1526	Lors fiche devant lui en terre La lance en estant tote droite Li peudom, qui tant le covoite D'armes ensaigner et apprendre Que il se sache bien desfendre A l'espee, s'on le requiert, Et envaïr quant lius en iert.	Le seigneur fiche alors en terre sa lance toute droite devant lui, tant il lui tient à cœur de lui enseigner le maniement des armes et de lui apprendre à bien se défendre à l'épée, si on l'attaque, ou s'il mène lui-même l'assaut, quand l'occasion s'en présentera.	Même remarque.
65, §2	Il chevauche par la forêt solitaire qu'il aime mieux que terres plaines.	1703 à 1705	Lors s'est mis es forés soutaines, Car plus i set qu'a terres plaines, Car es forés se conissoit	Il chevauche dans la solitude des forêts, où il se sentait chez lui bien mieux qu'en terrain découvert.	Chrétien insiste bien plus que ne le fait le traducteur de l'édition Folio sur le lien qui unit Perceval et la forêt, motif essentiel pour comprendre le thème du « nice » dans le <i>Conte du Graal</i> .
67, §3	Sitôt le chevalier la voit, il la salue et elle lui puis il salua les deux seigneurs.	1830 à 1832	Et quant li chevaliers le voit, Si le salue, et ele lui, Et li chevalier ambedui.	Quand le chevalier la voit, il la salue et elle lui, les deux chevaliers de même.	Il est d'autant plus maladroit de nommer les deux chevaliers chenus qui accompagnent Blanchefleur « seigneurs », que c'est précisément l'absence de seigneur qui a mené Beaurepaire au désastre. Anguigeron a tué son père (p. 75), Blanchefleur est donc une pucelle orpheline à la tête d'un domaine dans lequel Perceval peut bien espérer « prendre terre » (p. 87) puisque tous attendent un nouveau seigneur.
69, §2	Mais il ignore ces passe-temps. Il n'y pense ni peu ni beaucoup.	1941 à 1942	Mais il ne savoit nule rien D'amor ne de nule autre rien	Mais il ignorait tout de l'amour comme du reste.	La traduction Folio n'est pas assez claire : Perceval ne peut penser à ce qu'il ne connaît pas du tout. C'est bien sur la « niceté » de Perceval en matière amoureuse que Chrétien insiste ici.
85, §3	- Ami, que Dieu t'aide ! Dis-moi si ce chevalier-là est dispos, de belle amour et vigoureux ?	2850 à 2853	- « Amis, se Damedieux t'aït, Fait li rois, di moi verité Se il est en sa poësté, Delivres et haitiez et sains. »	- Mon ami, au nom du ciel, fait le roi, dis-moi la vérité : est-il libre et bien portant de corps et d'esprit ?	On se demande bien ce que peut signifier l'expression « de belle amour » dans la bouche du roi Arthur, qui s'inquiète plutôt de la santé de son vassal, et de sa liberté de mouvement, c'est-à-dire du fait qu'il soit ou non en prison comme Anguigeron et

					Clamadeu.
89, §3	A peine a-t-il ainsi parlé qu'il aperçoit en un vallon la pointe d'une tour.	3050 à 3051	Lors vit pres de lui en un val Le chief d'une tor qui parut.	C'est alors que devant lui, dans un val il vit apparaître le haut d'une tour.	La traduction Folio supprime toute l'ambiguïté de ce passage, pourtant essentiel. C'est ce détail qui, confronté à l'apparition naturelle des tours du château de Gorneman, permet au lecteur de comprendre que Perceval pénètre dans un univers merveilleux. La transition si subtile opérée par Chrétien nous montre d'ailleurs que la merveille chez lui se rapproche souvent de l'onirisme.
90, §2	L'hôte répond : « Au nom de Dieu n'ayez souci ! Toutes choses sont bien ainsi. »	3110 à 3112	- « Por Dieu, sire, or vos en taisiez, Fait cil, qu'il ne me grieve point, Se Diex joie et santé me doint. »	- Au nom de Dieu, seigneur, répond l'autre, ne parlez pas de cela. Je n'en suis pas affecté, pourvu que Dieu me donne joie et santé.	Ces quelques paroles sont interprétées par certains critiques comme les signes avant-coureurs de l'échec de Perceval : le jeune homme ne pose aucune question sur l'origine de la blessure, et ne semble pas pris de pitié. Bref, sa maladresse indique qu'il est toujours un « nice » malgré son apprentissage chevaleresque et amoureux.
91, §4	Si précieuse, il lui en fait don : « Beau sire, cette épée fut faite pour vous. Et je veux qu'elle soit à vous.	3165 à 3170	Si richement appareillie L'a li sire au vallet baillie, Et dist : « Biax frere, ceste espee Vos fu voëe et destinee, Et je weil molt que vos l'aiez ; Mais çainniez le, si le traiez. »	Cette épée si richement travaillée, le seigneur la remet au jeune homme en lui disant : « Cher ami, cette épée vous a été destinée et vous revient. Je veux absolument qu'elle soit à vous. »	Les termes employés par Chrétien sont beaucoup plus forts que ceux du traducteur. Il ne s'agit pas seulement d'une simple convenance entre l'épée exceptionnelle et Perceval, mais d'un véritable signe d'élection, d'une forme de prédestination aux prouesses, telle que l'avait prédit la pucelle qui n'avait pas ri.
92, §2	C'est qu'il se souvient des paroles de son maître en chevalerie. Ne lui a-t-il pas enseigné que jamais ne faut trop parler ? Poser question c'est vilenie. Il ne dit mot.	3204 3212	Si s'est de demander tenuz Coment ceste chose avenoit, Que del chasti li sovenoit Celui qui chevalier le fist, Qui li ensaigna et aprist Que de trop parler se gardast. Et crient, se il le demandast, Qu'en le tenist a vilonie ; Por che si nel demanda mie.	Il s'est retenu de demander comme pareille chose advenait, car il se souvenait de la leçon que lui avait donnée celui qui lui avait enseigné et appris à se garder de trop parler. Aussi craint-il, s'il pose une question, de se voir imputer une bassesse / de se montrer grossier / rustre. C'est pourquoi il ne demande rien.	La traduction Folio est maladroite, car elle laisse à penser que l'expression « poser question c'est vilenie » est celle que lui a apprise Gorneman. Or le texte de Chrétien précise bien que c'est là Perceval qui le pense, ayant encore une fois pris son enseignement trop au pied de la lettre. Il y a donc une prise de distance par rapport aux propos de Gorneman, mal interprétés.
92, §3	Derrière elle une autre pucelle qui apportait un plat d'argent.	3230 à 3231	Après celi en revient une Qui tint un tailleoir d'argent.	Derrière elle venait une autre demoiselle qui portait un tailleoir d'argent.	Outre le fait que le traducteur de l'édition Folio emploie le mot « valet » pour les hommes du cortège du Graal, alors que le sens médiéval du terme (renforcé par la solennité du cortège) désigne un jeune homme noble, il choisit de transformer le tailleoir d'argent, en « plat en argent », alors qu'il garde pourtant l'expression p. 93. Il est donc judicieux de le rétablir.
93, §4	Alors, devant les deux convives une	3290 à	Et li graals endementiers	Pendant ce temps, le graal repassa devant	Il faut noter l'emploi du verbe « chastia » à

	<p>autre fois passe le Graal, mais le jeune homme ne demande à qui l'on en sert. Toujours se souvient du prudhomme l'engageant à ne trop parler. Mais il se tait plus qu'il ne faudrait.</p> <p>A chaque mets que l'on servait, il voit repasser le Graal par-devant lui tout découvert. Mais ne sait à qui l'on en sert. Point n'a désir de le savoir.</p>	3303	<p>Par devant als retrespassa, Ne li vallés ne demanda Del graal cui on en servoit. Por le preudome s'en tenoit, Qui dolcement le chasfia De trop parler, et il i a, Toz jors son cuer, si l'en sovient. Mais plus se taist qu'il ne covient, Qu'a chascun mes que l'on servoit, Par devant lui trespasser voit Le graal trestot descouvert, Ne ne set pas cui l'en en sert Et si le volroit il savoir.</p>	<p>eux, sans que le jeune homme demandât à qui l'on en faisait le service. Il se retenait à cause du prudhomme qui l'avait doucement dissuader de trop parler. Il a toujours ce conseil en mémoire et présent à l'esprit. Mais il se tait plus qu'il ne faudrait. A chaque met qu'on l'on sert, il voit repasser le graal devant lui, entièrement visible. Mais il ne sait pas qui l'on en sert même s'il voudrait bien le savoir.</p>	<p>propos du conte : il signifie certes corriger, mais également conseiller, c'est-à-dire les deux fonctions de celui qui enseigne. Par ailleurs, lorsque le traducteur de l'édition Folio écrit « point n'a désir de le savoir », c'est un contresens : les questions qu'il aurait fallu poser et que pose par la suite la cousine à Perceval, Perceval les avait déjà lui-même à l'esprit, mais sans les formuler.</p>
97, §1	<p>- Seigneur, un chevalier le tua, dit la pucelle, ce matin. - Moi, je viens du plus beau logis où j'aie jamais été encore.</p>	3463 à 3493	<p>- « Biaux sire, uns chevaliers l'ocist, Fait la pucele, hui cest matin. Mais molt me merveil de grant fin D'une chose que je esgart, Que l'en porroit, se Dex me gart, Chevalchier, ce tesmoigne l'en, Quarante liues en cest sen Tot droit, ainsi com vos venez C'uns hosteus n'i seroit trevez Qui fust bons ne leaus ne sains, Et vostre chevax a toz plains Les flans, le poil aplanoié. Qui l'eüst lavé et pignié Et fait lit d'avaine et de fain, N'eüst il miex le ventre plain Ne n'eüst mix le poil assis. De vos meïsme m'est avis Que vos aiez anuit estez Bien aesiez et reposez. » - « Par foi, fait-il, bele, jou oi Tant d'aise anuit com je plus poi, Et s'il i pert, c'est a bon droit ; Mais qui creroit orendroit Chi ou nos somes hautement, L'en l'orroit ja molt clerement La ou jou ai anuit jeü. Vos n'avez mie bien seü Ces pais ne reverchié tot, Que j'oi hostel sanz nul redot Le meillor que jou eüsse onques. »</p>	<p>- « Seigneur, un chevalier le tua ce matin, dit la pucelle. Mais j'observe une chose qui m'émerveille au plus haut point, car on pourrait, par Dieu, comme tous en témoignent, chevaucher quarante lieues dans la direction d'où vous venez sans y trouver un gîte qui fût bon, honnête et convenable. Or votre cheval a les flancs si rebondis et le poil si bien lustré qu'il n'aurait pas le ventre mieux rempli ni le poil mieux peigné si on l'avait lavé, étrillé et installé sur une litière de foin et d'avoine. Vous même, me semble-t-il, vous avez l'air de vous être reposé à votre aise cette nuit. - Par ma foi, belle demoiselle, répond l'autre, j'ai eu autant de confort que c'est possible, et si cela se voit, c'est à juste titre ; et si l'on criait bien fort là où nous sommes, on l'entendrait très nettement là où j'ai couché cette nuit. Vous ne devez pas bien connaître ce pays, ni l'avoir bien examiné, car, sans aucun doute, j'ai été hébergé, et dans le meilleur logis où j'ai jamais été encore.</p>	<p>Le traducteur de l'édition Folio supprime un long passage des propos de la cousine. Le premier effet est de rendre la réponse de Perceval parfaitement inappropriée : faut-il être sans cœur pour se vanter d'avoir passé la nuit en un beau logis devant une demoiselle qui vient de perdre son ami. Or la réponse de Perceval fait en réalité suite à un questionnement de la demoiselle. De plus, ces propos renforcent le caractère merveilleux du château du Graal et font écho à un autre élément supprimé par le traducteur : le château du Graal semble surgir de façon surnaturelle sous les yeux de Perceval. Or ce qui aurait pu n'être qu'une métaphore est renforcé par le fait que la cousine affirme qu'il n'y a aucun lieu à la ronde où Perceval et son cheval auraient pu être hébergés. Tous ces détails contribuent de façon discrète à dépeindre un château merveilleux qui n'apparaît qu'aux chevaliers élus.</p>
107, §4	<p>- Sire, autre chose il m'a demandé : avant que je me désarme je vous prierai mander la reine et ses filles</p>	4026 à 4036	<p>- « Sire, encore vos weil dire el, Ainçois que je desarmez soie ; Mais tant i a que je volroie</p>	<p>- « Sire, j'ai encore autre chose à vous dire avant que je me désarme. Mais je voudrais que la reine et ses suivantes viennent</p>	<p>L'Orgueilleux de la Lande est beaucoup plus précis dans sa demande : parmi les suivantes de la reine, celle qu'il attend est la pucelle</p>

	d'honneur pour écouter mien message.		Que la roïne et ses puceles Venissent oïr ces noveles Que je vos ai chi aportees, Car eles n'ierent ja contees Tant que cele i sera venue Qui en la joe fu ferue Por un sol riz qu'ele avoit fait ; Onques n'i ot plus de mesfait. »	écouter les nouvelles que j'apporte ici, car elles ne seront pas contées avant que soit venue ici celle qui a été giflée seulement pour avoir ri. Ce fut là tout son crime. »	qui n'avait pas ri
110, §6	Avant d'arriver près des tentes, Perceval vit un vol d'oies sauvages que la neige avait éblouies. Il les a vues et bien ouïes, car elles s'éloignaient fuyant pour un faucon volant, bruissant derrière elles à toute volée. Le faucon en a trouvé une, abandonnée de cette troupe. Il l'a frappée, il l'a heurtée si fort qu'elle s'en est abattue. Perceval arrive trop tard sans pouvoir s'en saisir encore. Sans tarder, il pique des deux vers l'endroit où il vit le vol.	4164 à 4185	Et Perchevax la matinee Fu levez si come il soloit, Que querre et enconter voloit Aventure et chevalerie ; Et vint droit vers la prairie, Qui fu gelee et enneigie, Ou l'os le roi estoit logie. Mais ainz que il venist as tentes, Voloit une route de jantes, Que la noif avoit esbleuies. Veues les a et oïes, Qu'eles s'en aloient braiant Por un faucon qui vient raiant Après eles de grant randon, Tant qu'il en trova a bandon Une fors de route sevrete, Si l'a si ferue et hurtee Que contre terre l'abati ; Mais trop fu main, si s'en parti, Qu'il ne s'i volte liier ne joindre. Et Perchevax comence a poindre La ou il ot veü le vol.	Perceval qui s'était levé de bon matin, comme à l'accoutumée, en quête d'aventure chevaleresques, vint tout droit à la prairie où l'armée du roi avait établi ses quartiers. Elle était couverte de givre et de neige. Avant qu'il arrivât aux tentes, voici venir un vol d'oies sauvages que la neige avait éblouies. Il les a bien vues et bien entendues car elles fuyaient à grand bruit devant un faucon qui fondait sur elles. Finalement, le faucon en trouva une à la traîne qui s'était séparées des autres et la frappa si violemment qu'il la précipita à terre. Mais il n'avait pas été assez rapide. Il la laissa donc sans chercher à la saisir et à s'en emparer. Cependant, sans tarder, Perceval pique des deux vers l'endroit où il vit le vol.	En supprimant les premiers vers consacrés à Perceval, le traducteur rend difficilement compréhensible son arrivée sur les lieux alors que Chrétien est toujours soucieux de ses transitions narratives. De plus, la traduction des vers consacrés à l'attaque de l'oie et à l'arrivée de Perceval sur les lieux est traduite de façon absurde : on ne comprend pas en effet pourquoi, si Perceval arrive trop tard pour se saisir de l'oie, il la voit encore sur le sol. C'est que ce n'est pas Perceval, mais le faucon qui arrive trop tard.
113, §5	Mais Perceval lui répond bien, frappe Keu d'un grand coup sur le haut de son bouclier et rudement l'abat dessus un roc tant qu'il lui déboîte la clavicule et, entre le coude et l'aisselle, il lui brise l'os du bras droit tout comme un éclat de bois sec. Lors Keu se pâme de douleur.	4307 à 4317	Et Perchevax pas ne se faint, Desus la boche en haut l'ataint, Si l'abat si sur une roche Que la canole li eslosche, Et qu'entre le coute et l'aisselle, Aussi come une seche astele, L'os del bras destre li brisa Si com li sos le devisa, Qui molt sovent deviné l'ot ; Voirs fu li devinax au sot. Kex se pasme de sa destrece	Perceval, de son côté, n'hésite pas : il l'atteint au dessus de la bosse de son écu et l'abat sur un rocher, si bien qu'il lui déboîte la clavicule et lui brise l'os du bras entre le coude et l'épaule, comme un morceau de bois sec : tout comme l'avait annoncé le fou qui l'avait souvent prédit. La prédiction du fou était donc vraie. Keu se pâme de douleur.	Là encore, le traducteur supprime l'allusion aux prédictions du fou, qui pourtant rendent logique la précision de la description de la blessure de Keu.
116, §3	- Certes, sire, vous ne pensiez comme un vilain mais comme un doux et noble cœur.	4457 à 4459	- « Certes, fait mesure Gavains, Cist pensers n'estoit pas vilains, Ainz estoit molt cortois et dols ; »	- Assurément, répond messire Gauvain, cette pensée n'était pas vulgaire, mais courtoise et douce.	Il peut être intéressant, pour analyser l'apprentissage amoureux de Perceval de conserver ce terme essentiel à la pensée médiéval : « courtoisie ». C'est en effet par la prouesse et la courtoisie que Perceval est

					reconnu comme un pair par Gauvain et intégré à la cour arthurienne.
119, §2	Toutes les oreilles de la cour les avaient entendu prédire. Tous vos exploits je les ai sus.	4570 à 4575	Si fu il molt bien deviné, Si que toute ma cors le sot, Par la pucele et par le sot Que Kex li seneschaus feri ; Et vos avez bien averi Lor devinal de tout en tout.	La prédiction en avait pourtant été bien faite par la pucelle et par le fou que Keu avait frappés, si bien que tout ma cour l'a su. Et vous avez réalisé leur prédiction de bout en bout.	Les prédictions de la pucelle qui n'avaient par ri et du fou sanctionnent l'entrée de Perceval à la cour d'Arthur. L'art de la construction romanesque de Chrétien se vérifie : faite lors de sa première arrivée à la cour, qui est un demi-échec, elles sont reprises lors de son intégration complète à la cour arthurienne.
125, §3	Sire Thibaut n'a pas trouvé d'accord en son conseil privé pour jouter contre son seigneur, car chacun d'eux avait trop peur qu'il les fit ensuite détruire.	4891 à 4895	Mais Tybaus n'ot mie trové Au los de son conseil privé Qu'il tornoïast a son seigneur, Car il avoient grant paor Qu'il les voulsist del tot destruire	Mais Thibaut n'a trouvé personne parmi ses proches conseillers qui soit favorable à ce tournoi contre son seigneur : ils ont grand peur que celui-ci veuille leur perte à tous.	La traduction Folio est confuse : on ne comprend pas bien l'intérêt de ce conseil, ni sa décision. C'est pourtant un indice qui permet à certains critiques de ne pas voir le tournoi de Tintagel comme une simple pratique mondaine de la chevalerie, mais comme une réelle menace.
126, §1	Sauf une petite poterne, mais plus solide que le verre, qu'il a laissée libre.	4901 à 4903	Mais c'une petite posterne Dont li huis n'estoit pas de verre, I orent laissie a murer.	Sauf une petite poterne, mais qui n'était pas de verre, qui n'avait pas été murée.	La traduction Folio ne rend pas compte de la litote. Il va de soi que cette porte est plus dure que le verre, mais là n'est pas le sens exact des paroles de Chrétien : elle est bien plus résistante que toutes les portes qu'on pourrait imaginer.
126, §3	Je suis bien sûr d'avoir vu là des chevaliers du roi Arthur, dans ces chevaliers qui nous viennent.	4932 à 4935	Et dist : « Sire, se Diex me saut, Je ai, mien escient, veü Des compaignons le roi Artu Deus chevaliers qui çaiens viennent.	- Par Dieu, seigneur, dit-il, j'ai vu deux chevaliers qui viennent par ici et qui, à mon avis, sont des compaignons du roi Arthur.	La question des deux écus portés par Gauvain se pose déjà dans les propos du vavasseur. Ce ne sont pas seulement les dames de Tintagel, aux paroles emportées, qui croient voir venir deux chevaliers. C'est également le cas d'un sage vavasseur. Autant d'indices qui montrent que Chrétien a voulu insister sur ce motif qu'il faudra analyser.
127, §4	En même temps que sa sœur cadette qui s'habillait si gentiment qu'on l'appelait communément la Pucelle aux Manches Petites, tant ses manches gagnaient ses bras.	4986 à 4990	Avec l'ainsnee fu la mendre, Qui si cointement se vestoit Des bras qu'apelee en estoirt La Pucelle as Mances Petites, Car es bras les avoit escrites.	Avec l'aînée se trouvait la plus jeune qui portait tant d'intérêt à l'élégance de ses manches qu'on l'appelait la Pucelle aux Petites Manches : on les eût dit écrites / dessinées à même la peau.	La traduction Folio affadit singulièrement cette métaphore. Elle est pourtant importante : ces manches écrites ont ainsi été lues par certains critiques comme une mise en abyme de l'écriture de Chrétien, et un motif central dans la structure de toute la « partie Gauvain » du <i>Conte du Graal</i> .
130, §2	Mais il pense (et il a raison) qu'on l'appelle de trahison.	5095 à 5096	Mais il pense, si a raison, C'on l'apele de traïson	Mais il pense et il a raison, qu'on l'accuse de trahison.	A trois reprises, l'accusation de Guiganbrésil est rappelée dans les mêmes termes : « on l'apele de traïson » (p.130, 132, 134). Mais il faut donner au verbe « appeler » le sens très précis d'accuser, qui est son sens juridique. Cela nous montre à quel point le combat qui attend Gauvain est un duel judiciaire.
135,	- Oui, répond-il, mais ne vous	5356 à	- « Oïl, mais ne vos en caille onques,	C'est une enfant, être / âge naïf et sans	Le père de la Pucelle aux Petites Manches ne

§3	occupez pas de ce qu'elle dit : c'est une enfant naïve et folle.	5358	Fait li sires, de sa parole. Enfes est, niche chose fole. »	raison	critique absolument pas sa fille, mais se contente de faire un constat à partir de son âge. Cette expression proverbiale est importante pour comprendre la « niceté » de Perceval, qui est due à son absence d'éducation, mais aussi à son âge, puisque Chrétien emploie le même adjectif « nice » pour désigner une enfant.
135, §3	- Or dites-moi, ma belle chère, si vous faites même prière à chevalier, pour d'autres cas ?	5369 à 5371	- « Dites moi dont, amie chiere, S'onques mais feiste proiere A chevalier por nul besoing. »	- Dites-moi donc, mon amie, avez-vous jamais, en quelque occasion, adressé une requête à un chevalier ?	La traduction Folio est un peu confuse. Ici, Chrétien montre que la Pucelle aux Petites Manches cumule deux caractéristiques qui la rendent particulièrement vulnérable et digne de secours, conformément aux impératifs chevaleresques qu'a rappelés la mère de Perceval par exemple : elle est toute jeune, mais surtout c'est une demoiselle sans chevalier servant. C'est bien là le sens de la question de Gauvain.
152, §2	Car c'est écrit qu'il adviendra que tout le royaume de Nogres sera détruit par cette lance.	6168 à 6171	Et s'est escrit qu'il ert une hore Que toz li roiaimes de Logres, Qui jadis fu la terre as ogres, Sera destruis par cele lance.	Et il est écrit que cette lance doit un jour détruire tout le royaume de Logres qui fut jadis la terre des ogres.	Le nom mythique donné au royaume arthurien est « Logres », dont « Nogres » (qui apparaît par exemple p.205) n'est qu'une variante. Comme la traduction traditionnelle est Logres (on la retrouve par exemple dans le <i>Chevalier de la Charrette</i>) autant la conserver. En ce qui concerne la question des « ogres », il ne s'agit pas seulement d'une rime facile, ce que Chrétien se permet rarement. Il reprend ici les sources de la « matière de Bretagne » selon laquelle, à l'origine, l'Angleterre était peuplée de géants.
157, §2	Et sache que le Roi Pêcheur est le fils de ce roi qui se nourrit du Saint Graal. Pourtant, ne crois pas qu'il y trouve brochet ni lamproie ni saumon, mais seulement de l'hostie qu'on lui apporte dans ce Graal. Cette hostie soutient et conforte sa vie, car elle est sainte, et lui-même est tellement saint que rien ne le fait vivre, que cette hostie dans le Saint Graal.	6417 à 6428	Et del riche Pescheor croi Qu'il est fix a icelui roi Qu'en cel graal servir se fait. Mais ne quidiez pas que il ait Lus ne lamproie ni salmon ; D'une sole oiste le sert on, Que l'en en cel graal li porte ; Sa vie sostient et conforte, Tant sainte chose est li graals. Et il, qui est esperitax Qu'a se vie plus ne covient Fors l'oiste qui el graal vient	Quant au riche Roi Pêcheur, il est, je crois, le fils de celui à qui l'on fait service du graal. Mais ne va pas croire qu'il y trouve brochet ni lamproie ni saumon : c'est une simple hostie qu'on lui apporte dans ce graal et cela lui suffit pour soutenir et conserver sa vie tant le graal est une sainte chose. Cet homme est si spiritualisé / à ce point pur esprit, qu'il ne lui faut pas autre chose que l'hostie qui vient dans le graal pour se maintenir en vie.	Le texte de Chrétien est bien plus complexe et ambigu que la traduction Folio. Jamais Chrétien n'emploie l'expression que les continuations et réécritures intronisèrent : « Saint Graal » : il ne s'agit pas encore d'une relique. Le Graal est certes un objet sacré, mais ce n'est pas encore l'objet sacré par excellence, celui qui a recueilli le sang du Christ. Il faut donc garder cette ambiguïté. De plus, l'expression choisie par Chrétien à propos de l'hostie est également très ambiguë : « l'hostie qui vient dans le graal ». Y est-elle mise ? Y apparaît-elle par miracle ? Autant de questions que les continuations se poseront et qu'il est

					important de conserver.
159, §7	Ici le conte ne parle plus de Perceval, mais maintenant rapporte l'histoire de Gauvain.	6514 à 6518	De Percheval plus longuement Ne parole li contes chi, Ainz avrez molt ançois oï De monseignor Gavain parler Que rien m'oiez de lui contez.	Ici le conte s'arrête de parler plus longuement de Perceval, et vous m'aurez beaucoup entendu parler de monseigneur Gauvain avant que le conte revienne à lui.	La traduction est incomplète. Or cette transition est d'autant plus importante qu'elle annonce un retour aux aventures de Perceval, ce que l'inachèvement du conte ne permettra pas, mais qui est essentiel pour en comprendre la construction et la logique narrative : l'entrelacement.
163, §2	Il voit sous un orme, en un pré, une demoiselle seulette qui, plus blanche que neige fraîche, mirait sa figure dans l'eau.	6676 à 6678	Desoz un orme en un prael Trova une pucele douce, Qui miroit sa face et sa boche	Sous un orme, dans un pré, il rencontra une belle jeune fille, qui admirait son visage et sa bouche dans un miroir.	Il n'est nulle part précisé qu'elle s'admire dans l'eau. Il est donc plus vraisemblable et plus conforme aux motifs médiévaux qu'une orgueilleuse se mire dans un miroir. Elle devient alors l'image de la luxure et de la tentation. Les illustrateurs médiévaux ne s'y sont pas trompés dans leurs enluminures.
166, §3	Et vint droitement jusqu'à l'orme où la pucelle se mirait. Elle avait quitté son manteau ainsi que son voile de tête pour admirer plus librement son visage et sa silhouette.	La copie de Guiot (ms. fr. 794). Vers 6586 à 6591	Et vient a l'aubre droite voie Ou la pucele se miroit, Qui son mantel lessié avoit, Et sa guinple, a terre cheoir Por ce que l'an puisse veoir Sa face et son cors a delivre.	Il se dirige tout droit vers l'arbre au pied duquel la pucelle se contemplait. Elle avait quitté son manteau et son voile de tête pour qu'on puisse admirer plus librement son visage et sa silhouette.	Il est intéressant ici de comparer le ms 12576 de l'édition W. Roach avec les autres manuscrits. La copie de Guiot et le manuscrit 354 de la Bibliothèque de la Ville de Berne donnent une autre version du passage : la pucelle ne quitte plus ses vêtements pour pouvoir mieux se regarder, mais pour qu'on puisse mieux la regarder. Cette autre version montre plus précisément encore que l'Orgueilleuse de Logres incarne l'image même de la luxure et de la tentation.
195, §1	- Ma foi, il n'était pas tordu, étant enfant, le roi Arthur ! S'il a cent ans, il n'a pas plus, et ne peut avoir davantage.	8168 à 8171	- « Par foi, sire, ce n'est pas tors, Qu'il est enfes, li rois Artus ; S'il a cent ans, n'en a pas plus, Ne plus n'en puet il pas avoir. »	- Ma foi, sire, vous n'avez pas tort. Ce n'est encore qu'un enfant, le roi Arthur. S'il a cent ans, il n'en a pas plus et n'en saurait avoir davantage.	On a du mal à comprendre, dans la traduction Folio, pourquoi la reine dirait d'Arthur qu'il n'était pas tordu. C'est que tout simplement elle ne le dit pas. Ce contresens fait perdre à cette remarque tout son sens merveilleux : le château des Reines est une image de l'Autre Monde en ceci que les âges semblent s'y confondre : la fille vit avec la mère et la grand-mère, tandis que cent ans, limite d'âge extrême de la vie d'un homme, s'y confond avec l'enfance.
205, §1	On l'appelle l'Orgueilleuse de Nogres où elle est née.				Le ms. fr. 12576 de l'édition W. Roach propose ici le mot « Nogres ». Mais il s'agit d'une variante de « Logres », trouvé plus haut, et qui est le terme traditionnel pour désigner le royaume du roi Arthur. Il est donc préférable.
209, §1	Je vous en récompenserai en vous disant, comme vous me l'avez demandé, le nom de cette ville forte	8813 à 8820	Et jel vos guerredonerei, Car de cel chastel vos dirai Le non que demandé m'avez.	Pour vous récompenser, je vais vous dire le nom de ce château, comme vous me l'avez demandé. Ce château, apprenez-le,	Contresens assez incompréhensible de l'édition Folio : comment le château des Reines peut-il être à Guiromelan ? D'autant

	<p>qui est à moi. Elle s'appelle la Roche Canguin. On y vend et l'on y achète de riches draps rouges et verts qu'on y tisse en bel écarlate.</p>		<p>Li chastiax, se vos nel savez, A non la Roche de Canguin. Maint bon vert drap riche et sanguin I tist on et mainte escarlate, Si'n i vent on molt et achate.</p>	<p>s'appelle la Roche de Canguin. On y teint maintes bonnes étoffes vertes et rouge vif ainsi que du tissu d'écarlate ; on y en vend et on y en achète beaucoup.</p>	<p>plus qu'on nous a longuement répété que la château attendait son seigneur jusqu'à l'arrivée de Gauvain. De plus, il faut souligner l'importance de la couleur vermeille qui, dans l'ensemble du <i>Conte du Graal</i>, est liée à la merveille.</p>
--	--	--	---	--	--